

# HARCELÉE

Suzanne M.

**raconter la vie**

J'avais 12 ans. J'étais en 6e. J'étais jolie, sans être belle. Bonne élève, sans être une « intello ». Sympa et appréciée des filles comme des garçons. De quoi m'assurer des années collège assez sereines dans ma banlieue tranquille du sud parisien. Mais c'était compter sans le truc en plus que j'avais : un petit copain. Et pas des moindres : Paul était le plus beau garçon du collège. Lorsque j'ai vu ce joli brun au sourire éclatant, je suis immédiatement tombée sous le charme. Et lui, amoureux de moi. Et pour mon plus grand bonheur, nous étions dans la même classe. Après l'école primaire, le collège s'annonçait prometteur !

Notre amour a longtemps été platonique, mais aux yeux de tous nous « sortions ensemble ». Paul me raccompagnait chez moi tous les jours, le guidon de son bi-cross dans une main, la mienne dans l'autre. Nous discussions le long du chemin et, lorsque nous arrivions au pied de mon immeuble, il lâchait son vélo sur le talus et, aussi gauches et gênés l'un que l'autre, nous nous faisions quatre bises. Chaque soir, je me jurais que le lendemain je l'embrasserais sur la bouche. Longtemps, ce moment resta tabou entre nous.

Je l'adorais. En plus d'être beau, il était sympa et très gentil. Il m'offrait souvent de petits cadeaux. Je me souviens en particulier d'une figurine, un couple d'écureuils. Je l'avais trouvé kitsch jusqu'à ce que je découvre, des semaines plus tard, que sous le socle il avait dessiné un cœur. Une nuée de papillons avait alors pris possession de mon ventre. À la fin de la 5e, il m'avait donné son agenda. Au lieu d'y inscrire les devoirs à faire, toute l'année, il avait écrit des poèmes, collé des photos, griffonné un tas de petites choses dédiées à notre amour. À la maison je me plongeais des heures dans ces pages qui pour moi avaient des airs de trésor.

Aux boums, dans les garages des pavillons des copains, nous dansions les slows ensemble. C'était l'époque de Phil Collins et Eros Ramazzotti. Mais Hotel California était mon morceau préféré car le plus long. Une fois rentrée chez moi je me repassais les chansons en boucle sur mon radio-cassette pour prolonger les effets de l'après-midi. Ces moments de proximité physique me bouleversaient, puisqu'ils étaient les seuls où nous nous

rapprochions réellement. Au collège pourtant, tout le monde pensait que nous nous roulions des pelles.

A la rentrée de 4e, Paul et moi avons été séparés. Lui était désormais dans la filiale « techno », moi en A, celle des « allemand première langue ». Plus d'oeillades pendant les cours, de petits mots passés en douce. Le collège avait perdu un peu de sa saveur. Mais nous nous retrouvions toujours aux pauses pour discuter et, le soir, pour notre rituel bi-cross/bise. Peu de temps après la reprise des cours, Philippe osa enfin briser le tabou. « Tout le monde pense qu'on s'embrasse sur la bouche... » Je supposai qu'il avait embrassé une fille pendant l'été. Nous avons décidé de franchir le pas le soir même. J'ai eu mal au ventre tout l'après-midi. Mais, sur le moment, j'ai surtout ressenti de l'étonnement. Sa langue m'a fait l'effet d'un bubble-gum, sa salive en avait d'ailleurs le goût. Voilà. C'était fait.

Et cela a tout changé pour moi. Il m'a soudain semblé que notre relation était dépourvue de sens. Quelques semaines après ce premier baiser, mue par une force que je ne parvenais pas à définir, je décidai de quitter Paul. Je « cassai » un jour, à la récré du matin, sans pouvoir lui fournir d'explications – je ne les connaissais pas moi-même. Il pleura. J'étais désolée de lui faire autant de peine, très triste aussi. De retour à la maison, alors que j'avais tu cet amoureux pendant presque deux ans, le chagrin me submergea et je racontai tout à ma mère. Sa première réaction fut d'être soulagée que je n'aie jamais croisé le chemin de ma grand-mère en rentrant du collège, mon amoureux au bras. Surtout, comme moi, elle ne comprenait pas pourquoi je pleurais toutes les larmes de mon corps alors que j'étais à l'initiative de cette séparation.

Je me rappelle de mes deux premières années au collège comme d'une époque harmonieuse. J'avais tout pour être heureuse : une famille aimante, une super bande de copains, de bonnes notes en classe. J'étais épanouie. Cette rupture marqua la fin de cette période d'insouciance.

Notre établissement comportant une filière techno, des « nouveaux », venus d'autres collèges, avaient débarqué à la rentrée de 4e. Des nouveaux. Et des nouvelles. Rapidement une bande de quatre filles s'était formée. Elles avaient redoublé une ou deux fois pour certaines, et étaient donc un peu plus âgées que moi. Elles étaient aussi considérées comme des filles « difficiles », parce qu'à la traîne en classe et chahuteuses. Bagarreuses, peut-

être – en tout cas c'est ainsi qu'elles m'apparaissaient à l'époque. Elles étaient dans la classe de Paul. Dès le début de l'année, elles ont su que j'étais sa copine. Elles me regardaient avec un peu de jalousie. Et je voyais du défi dans leurs yeux. Quand elles me croisaient, elles lançaient parfois, sur un ton amusé : « Tiens, c'est la copine de Paul ! » Cela n'allait pas plus loin, mais un sentiment d'insécurité m'envahissait lorsqu'elles se trouvaient dans les parages.

Vint le jour, donc, où je quittai Paul. Je savais que comme beaucoup d'autres filles elles avaient regretté qu'il ait une copine. Il était libre désormais. Jusqu'alors je représentais un obstacle mais j'étais intouchable : j'étais la petite copine de leur copain. Désormais j'étais celle qui faisait souffrir leur copain. Et elles avaient décidé que c'était inacceptable.

Chaque fois que je croisais leur chemin, les insultes me pleuvaient dessus : « Salope ! », « T'es moche ! », « T'es con ! », « T'as un nez de cochon ! » étaient leurs favorites. Dès lors, je calculai tous mes déplacements en fonction des leurs. À quelle heure commençaient-elles ? Dans quelles salles avaient-elles cours ?

Quel couloir allaient-elles emprunter pour s'y rendre ? À quel service iraient-elles déjeuner à la cantine ? À quelle heure quittaient-elles le collège ?

La liste des paramètres que je devais prendre en compte pour leur échapper était interminable. Et je n'étais pas infallible. Le jour où j'oubliais quelque chose ou qu'un imprévu surgissait dans leur emploi du temps, les insultes me tombaient dessus sans que j'aie pu les voir venir.

Lorsque j'étais particulièrement alerte, je parvenais à les éviter pendant une ou deux semaines. Mais arrivait toujours un moment où mon attention se relâchait. Je voyais alors se profiler leurs silhouettes bien plus massives que la mienne. Impossible de faire demi-tour. Elles auraient interprété cela comme un signe de faiblesse. Déjà que je regardais mes chaussures quand je passais à côté d'elles en rasant les murs... C'aurait été pire.

Elles étaient donc quatre. Deux d'entre elles étaient les meneuses. L'une petite et ronde, l'autre grande et sportive. Je les craignais particulièrement car, plus agressives, elles bénéficiaient aussi d'une supériorité physique. Les deux autres, tels de fidèles serviteurs, répétaient comme en écho les noms d'oiseaux lancés contre moi. Mais lorsqu'elles se baladaient sans leurs « chefs », elles ne me disaient rien. Je les trouvais lâches. Et je me trouvais lâche de ne pas souligner leur lâcheté.

Mon année de 4e se termina ainsi. J'avais vécu plusieurs mois dans la terreur. Je ne me souviens pas des grandes vacances qui suivirent. Sans doute, pourtant, m'ont-elles fait le plus grand bien. Enfin, dans la mesure du possible, puisque rien ne laissait espérer qu'à la rentrée les choses auraient changé.

Et cela me fut vite confirmé. En 3e, cerise sur le gâteau, les classes, en cours de sport, étaient mélangées. Je choisis donc mes cours par défaut, c'est-à-dire en fonction de mes harceleuses. Je me mis à la danse moderne alors que suivre une chorégraphie relevait pour moi de l'exploit. Et je m'inscrivis en natation alors que je détestais plonger. Je me vois encore sauter à pieds joints lors de l'examen et nager comme une folle pour rattraper l'avance de mes camarades qui, eux, avaient plongé... Mes résultats en sport ne furent pas brillants cette année-là.

Mes harceleuses devenaient parfois menaçantes. Même si elles me fichaient la trouille, je tentais de garder l'air impassible. Peut-être cherchaient-elles justement à me faire réagir lorsqu'elles me lançaient : « On va te casser la gueule ! » « Ce soir on va t'attendre à la sortie et on va te suivre jusqu'à chez toi ! »

En réalité, elles ne passèrent jamais à l'acte. Mais, avant de pouvoir le vérifier, j'avais le temps de cogiter et échafauder mille stratégies pour m'en tirer. Je m'arrangeais donc pour n'être jamais seule. C'est peut-être pour cela qu'elles n'allèrent jamais plus loin. Mes amies étaient toujours là pour m'escorter. Mais pas une n'aurait osé leur dire quoi que ce soit. J'imagine par peur de subir le même sort que moi. Je ne pouvais pas leur en vouloir.

Pendant ces deux années, je voyais venir chaque période de vacances avec un énorme soulagement. Pour une semaine ou deux, j'étais libérée cette ombre qui planait en permanence au-dessus de moi. Mais, quelques jours avant la rentrée, l'angoisse refaisait surface. Je ne pouvais m'empêcher de penser à mes harceleuses. Je redevenais plus sombre, sans que personne dans mon entourage ne s'en rende compte. Probablement ne laissais-je rien paraître. Oui, car à aucun moment je n'envisageai de confier mon désarroi à mes parents, ni même à ma sœur, qui elle était au lycée. Pourtant, comme je me serais sentie allégée de partager mon fardeau ! Mais le directeur et la CPE auraient été prévenus. Les filles convoquées, et sanctionnées. Or j'étais persuadée que les représailles seraient terribles. Je me tus donc.

Pendant deux ans. Je savais qu'il fallait que je prenne mon mal en patience : un jour, par la force des choses, nos chemins se sépareraient.

Aujourd'hui je n'en veux à personne, à part à ces filles. Et encore. Elles avaient probablement plus de problèmes que moi – d'un autre genre en tout cas. Mais le fait est que j'ai vécu ces deux années comme un calvaire. Ma situation me hantait. Parfois, je tentais de me convaincre que tout cela n'était qu'un long cauchemar et que, lorsque je me réveillerais, tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

La délivrance arriva avec la fin du collège. Aucune d'elles n'irait au lycée. Les grandes vacances précédant ma seconde furent, je crois, mon plus bel été. J'étais libre. Enfin.

\*

Aujourd'hui j'ai 37 ans. J'ai un mari et une petite fille. Je travaille dans l'édition. Je suis une femme comblée. Cet épisode de mon passé, je ne peux le rayer de mon histoire, ni l'effacer de ma mémoire. A posteriori je le considère comme une parenthèse malheureuse que les circonstances de la vie ont refermée. Cela aurait pu se terminer plus tragiquement. Cela aurait aussi pu se terminer tout court. Si j'en avais parlé.

Dès le début, j'ai rejeté cette option. J'ai donc subi le harcèlement sans broncher. Certes, je m'en plaignais auprès de mes camarades, mais jamais dans l'espoir qu'ils s'en fassent l'écho auprès des adultes. Je n'en ai pas parlé à mes parents. Il leur serait difficile de ne pas culpabiliser. Cela ne servirait à rien. Je ne veux pas les rendre tristes, ni leur donner le sentiment qu'ils n'ont pas su me protéger alors que je ne leur en ai pas laissé la chance. Je ne m'en suis pas ouverte non plus à ma sœur, mon aînée de trois ans, de peur qu'elle alerte mes parents.

Ma fille a bientôt 9 ans. Je lui demande souvent si personne ne l'embête à l'école et je l'encourage à m'en parler si cela lui arrivait. Je lui répète qu'elle peut tout me raconter, que les parents ont toujours une solution. Mon compagnon, un des rares, avec quelques amies, à connaître mon histoire, s'inquiète que je lui transmette mes peurs, mes angoisses. Il a raison. Je le sais. Alors je me refrène.

Et ma fille me semble assez forte et assez confiante pour m'appeler à l'aide si un jour elle en avait besoin.

